

Notes d'intention autour de la création du projet

Les passages de Garro naît de la nécessité de nommer ce qui brûle encore, de donner corps à ce qui a été réduit au silence. C'est une création construite à partir des corps fatigués, des voix étouffées, de la poussière qui reste quand il n'y a plus de métaphore possible.

C'est aussi une œuvre écrite à partir des blessures : celles qui ne laissent pas de cicatrices visibles, celles qui traversent l'intimité, celles qui s'installent dans les couples, dans les familles. Ces blessures qui sont rarement nommées.

Parler d'Elena Garro, c'est parler de soixante ans d'histoire, de politique, d'exil, d'oppression...la lire, l'étudier, l'écouter, a été pour moi une façon d'habiter cette question qui me hante depuis longtemps : comment exister en tant que femme, en tant que femme racisée, migrante et créatrice, sans être avalée, sans me perdre dans les logiques de pouvoir qui nous effacent ?

Cette pièce s'inspire autant de la vie de Garro que des mondes qu'elle a inventés : ses personnages féminins, puissants et pleins d'interrogations ; sa relation avec l'enfance, les chats, la fatalité, le temps, la ruralité, la ville et son lien à la nature comme présence vivante.

Ce qui est remarquable chez Garro, c'est qu'elle a eu, dès les années cinquante, la lucidité de rendre visible ce que l'on peine encore à nommer aujourd'hui : les pactes masculins de pouvoir, qu'ils soient culturels, politiques, économiques ou sociaux. Ces alliances de décideurs – parfois se présentant comme nos alliés – qui perpétuent les mêmes logiques d'exclusion, conditionnant, ou récupérant les voix féminines tant qu'elles restent conciliantes.

Garro représentait le féminin, elle le fracturait, l'ouvrait, l'élargissait. Parce qu'elle savait que nous, les femmes, ne partons pas toutes du même endroit, et que nous ne vivons pas la violence de la même manière.

Et même s'il n'y a pas de réparation pour celles qui ont été qualifiées de folles, sorcières, intenses ou hystériques, nous sommes toujours là : à parler et à nous visibiliser. Même lorsqu'on nous demande de nous assimiler, de changer de discours ou de camp, de comprendre le système, d'être stratégiques, empathiques ou... n'importe quel mot à la mode.

Il ne faut pas oublier que la violence ne disparaît pas, elle se réinvente, l'oppression se déguise, et l'histoire tourne comme une spirale violente qui se resserre de plus en plus fort.

Alors je me demande avec rage : que faisons-nous des corps de femmes que nous continuons à enterrer ? Des voix disparues ? Combien d'autres doivent encore tomber malades, s'effondrer, disparaître de la carte parce qu'elles ne peuvent plus supporter le poids de leur double journée, de leur triple vie, de leur silence accumulé ? Combien d'autres vivront dans l'anxiété, l'insomnie, la dépression, les pensées suicidaires, tout en souriant devant une institution qui exige leur reconnaissance et leur loyauté ?

Pour toutes ces raisons, *Les passages de Garro* suit sur les traces de celles qui ont précédé Elena Garro, de celles qui la suivent et qui viendront briser le rythme de l'ordre établi.

Pour rappeler que nous sommes toujours là, même si on ne nous voit pas, même si on ne veut pas nous voir, même quand on exige de nous que nous résistions avec élégance, douceur, avec bon sens, avec un beau sourire.

Comme le disait Elena : « J'ai dit des choses que je n'aurais pas dû dire, et je ne le regrette pas. » Moi non plus.

Y mil gracias a:

A mi familia, que me ha sostenido y acompañado en cada etapa de este proceso. A mi madre, a mis hermanas, a mis tías, a mis abuelas – mujeres de coraje, de cuidado, de silencio y de fuego.

A mis amigas, mis cómplices de creación: gracias por estar, por escuchar, por cuestionar, por cuidar.

A las que vinieron antes, a las que fueron borradas, a las que siguen rompiendo el silencio: su fuerza atraviesa esta obra.

Gracias por estar aquí.

Margarita Herrera Dominguez